heur de sa vie. Dans l'entre-temps il ne franchirait pas le seuil de la maison des von Röber. Le docteur lui avait d'ailleurs désigné un prêtre, qui pût lui servir de guide et de maître, dans l'étude de la religion catholique.

Ludwig se mit à l'œuvre. L'étudiant en médecine passait à la théologie.

Il eut avec le prêtre des entretiens et des discours préliminaires fort longs, mais parfaitement vains. Ludwig, tout entier à l'étude des sciences naturelles, avait l'esprit tourné aux objections qu'elles soulèvent.

Le prêtre, habitué au cours d'idées de la théologie et de la philosophie antiques, était mal fait pour les résoudre. Il y avait là deux hommes, deux contemporains par l'âge, mais dont les esprits, vivant à plusieurs siècles de distance, ne se rencontraient pas.

Le prêtre le comprit bientôt et remplaça les entretiens par les livres. Il en avait quelques-uns dans sa bibliothèque, il en acheta qu'il n'avait point ; tout passait chez Ludwig, et bientôt, sur la table de l'étudiant en médecine, vinrent s'accumuler tous les trésors de l'apologétique.

Ludwig lisait, annotait, discutait tout avec une ardeur d'étude que son amour doublait. Ah ! certes, jamais une âme n'avait mis à chercher la vérité plus de désirs et plus de vaillance.

Après deux mois, Ludwig avait fait un grand chemin . . . mais hélas ! ce chemin l'avait conduit à la ruine !.

Son esprit, clair et droit, lui avait fait découvrir sans peine l'illogisme de la doctrine luthérienne, l'incohérence des principes qui lui servent de base, et la pente fatale où elle conduit ses adeptes et qui les fait rouler au rationalisme.

Ludwig n'était plus luthérien, Ludwig ne retrouvait plus debout dans son cœur la foi de son enfance ; mais ce travail dévastateur était le seul, semblait-il, qui se fût fait en lui.

Le catholicisme ne lui apparaissait pas dans la pleine lumière qu'il avait attendue . . . l'évidence de ses dogmes ne contraignait pas l'assentiment de son intelligence ! Il res-